

MASSIMO DEL PIZZO

DEUX «VISIONS» D'ALPHONSE RABBE

*./../ l'entretien des morts immortels est encore
un bien perdu pour moi: je ne comprends plus
mes livres.*

A. Rabbe

Les deux «petits poèmes» d'Alphonse Rabbe, «Sisyphé» et «L'An 2075» se situent de façon singulière dans le courant venu de Young, Hervey et Gray qui «*devait se fondre et se perdre dans l'ample fleuve de la poésie romantique*». ¹

Faut-il rappeler que les méditations nocturnes et sépulcrales de ces poètes anglais, publiées entre 1742 et 1750, sont connues en France grâce aux traductions de Le Tourneur et de Baour-Lormian et qu'elles arrivent jusqu'à créer la mode de la «poésie des tombeaux»?

Méditation sur le passé, sens de décadence, image des ruines, rapport intime et secret entre le poète et la nuit: à partir de ce noyau thématique se développe même une conception nouvelle du surnaturel. On peut parler alors d'une **renaissance** de la littérature visionnaire en France dès la seconde moitié du XVIII^e siècle.

On passe d'une conception encore rationaliste des phénomènes oniriques, à un onirisme plus ambigu se rattachant souvent aux obsessions et aux angoisses du **moi**. ²

La littérature «nocturne» au début du XIX^e siècle semble provenir d'un changement des relations entre l'homme et la nuit.

¹ Voir Ph. Van Tieghem, *La poésie de la nuit et des tombeaux en Europe au XVIII^e siècle*, Paris, Rodier 1921, p. 145.

² Sur ces problèmes voir H. Lucius, *La Littérature visionnaire en France du début du XVI^e siècle au début du XIX^e siècle*, Vienne, Shüler 1970; A. Béguin, *L'Âme romantique et le rêve*, Paris, Corti 1939; P.-G. Castex, *Le Conte fantastique en France de Nodier à Mau-passant*, Paris, Corti 1951.

Alors faut-il souligner le lien nouveau entre l'homme qui rêve et son rêve, chaque univers onirique étant personnel et de plus en plus mystérieux, **non-lieu** idéal pour des voyages dangereux mais dont l'appel est irrésistible.

L'expression poétique se transforme en une clé pour ouvrir des portes interdites et franchir des frontières fantastiques. On arrive ainsi à explorer des liens nouveaux: rêve/poésie, parole/vision.

Lucienne de Wiclavik découvre des analogies entre *L'An 2440* de Sébastien Mercier, publié en 1770, et les «petits poèmes» de Rabbe, mais elle indique aussi le long poème apocalyptique de Grainville, *Le Dernier homme* (1801), comme l'une des sources possibles de «Sisyphé» et de «L'An 2075».³

Cette dernière indication nous paraît stimulante, surtout pour les suggestions visionnaires que le texte de Grainville véhicule.

Dans *Le Dernier homme*, la fin imminente du monde est révélée au dernier homme et à la dernière femme. Un voyage vertigineux et déroutant conduit au cœur de la vision:

Proche des ruines de Palmyre, il est un antre solitaire si redouté des Syriens qu'ils l'ont appelé la caverne de la mort. [...] J'avois parcouru l'Afrique, remonté les bords de la mer rouge et traversé la Palestine. Je ne sais quelle inspiration secrète me guida; je voulus voir cette ville superbe où régna Zénobie, et surtout l'antre redoutable qu'on croyait habité par la mort.⁴

Grainville agrandit ce cadre jusqu'à créer des situations de grand effet fantastique, avec des suggestions très proches de la **science-fiction**.⁵

Les énergies de la terre sont épuisées à cause de l'homme et du progrès et l'on assiste à une sorte de régression ou d'involution:

Après avoir lutté pendant des siècles contre les efforts du temps et des hommes qui l'avoient épuisée, elle portoit les tristes marques de sa caducité.⁶

Adam est témoin de la destruction progressive d'un monde réduit à «ruine immense» et il observe

[...] les plaines et les montagnes dépouillées de verdure, stériles et nues comme un rocher; les arbres dégénérés et couverts d'une écorce blanchâtre, le soleil, dont la lumière étoit affoiblie, jeter sur ces objets un jour pâle et lugubre.⁷

Des phénomènes cosmiques et même terrifiants annoncent des bouleversements irréversibles. La Lune est disparue; les continents ont été engloutis par l'océan et les survivants voyagent à bord de «globes aériens» parcourant les eaux à la recherche de Sydérie, la seule femme qui puisse encore engendrer un

3 Voir L. de Wiclavik, *Rabbe dans la mêlée politique et littéraire de la Restauration*, Paris, Nizet 1963.

4 C. de Grainville, *Le Dernier homme*, Genève, Slatkine 1976, vol. I, p. 175.

5 À propos de la «vocation apocalyptique» de la **science-fiction** voir C. Pagetti, *Il senso del futuro*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura 1970.

6 C. de Grainville, *Le Dernier homme*, op. cit., vol. I, p. 21.

7 *Ibidem*, p. 20.

enfant, puisque l'humanité entière est devenue stérile. Mais l'apocalypse est inévitable, et elle est annoncée par des présages horribles:

Du fond des cavernes et des antres, il sort des sons lamentables et plaintifs: on entend dans les airs des voix nombreuses qui gémissent; toutes les feuilles des forêts s'agitent d'elles-mêmes; les animaux épouvantés poussent des hurlemens, prennent la fuite et se jettent dans des précipices. Les cloches ébranlées par une force inconnue, répandent au loin les accens lugubres de la mort; on diroit qu'elles sonnent le trépas du genre humain. Les montagnes s'ouvrent et vomissent des tourbillons de flamme et de fumée. Les flots de l'océan deviennent livides, et sans être soulevés par les vents et les tempêtes, ils mugissent, et ils se brisent avec fureur contre les rivages en roulant des cadavres. Toutes les comètes qui, depuis la création, avoient effrayé les hommes, se rapprochent de la terre et rougissent le ciel de leurs chevelures épouvantables, le soleil pleure, son disque est couvert de larmes de sang.⁸

La destruction sera totale et définitive. *Le Dernier homme* est donc, sous forme de poème, le récit de la «révélation» de la sinistre épopée du genre humain.

On reconnaît une atmosphère pareillement sombre dans «Sisyphé», dont l'onirisme morose conduit à une vision macabre et cauchemardesque.

Une main invisible fait irruption à l'intérieur du sommeil du poète, troublé par la «fièvre brûlante» de la maladie.

Un **dépassement** se produit:

Tout à coup, je me suis senti saisi d'une main puissante et, sous les ailes d'un guide mystérieux, j'ai franchi l'espace des airs. Après un temps, il s'est abattu vers la terre comme un aigle rapide qui vient de marquer sa proie, et je me suis trouvé dans une vaste plaine, parmi des ossements, des cadavres, des ruines et des tombeaux.⁹

La vision se précise et se focalise sur une pyramide immense qui se dresse au milieu d'un désert. Le monument «incompréhensible» est formé par les débris de tout ce qui exista, ossuaire gigantesque du Temps, qui raconte l'histoire entière de l'humanité:

On y voyait les différentes migrations des peuples, la submersion des continents oubliés, la naissance des îles lancées à la surface des ondes par des volcans sous-marins, la découverte du nouveau monde, la destruction des Indiens et l'anéantissement de tant d'autres races dévorées par les révolutions physiques du globe, dont la suite était nombreuse.¹⁰

«Sisyphé» se trouve interrompu, suspendu plutôt, à ce point où la vision s'élargit et devient presque insupportable.

Le texte garde donc la forme d'un fragment inachevé ayant une sorte de suite, ou de conclusion retardée, dans «L'An 2075».

8 *Ibidem*, vol. II, pp. 78-80.

9 A. Rabbe, «Sisyphé», *Album d'un pessimiste*, Paris, Les Presses Françaises 1924, p. 154.

10 *Ibidem*, p. 158.

Ce «petit poème» s'ouvre en effet par la même image apocalyptique d'un volcan sous-marin qui lance à la surface liquide du monde englouti par les eaux, des îles nouvelles.

Abein-El-Razy¹¹ connaît ainsi le sort de l'Europe submergée par les mers:

En deux mille soixante et quinze, deux cent cinquante ans juste après l'heure où cette révélation m'avait été faite, le continent d'Europe n'existait plus. Alors un sage vint de l'extrémité des contrées orientales, sillonner sous de blanches voiles le jeune Océan qui grondait encore avec orgueil sur le sol des vastes empires qu'il tenait abîmés. Le vaisseau qui portait Abein-El-Razy s'arrêta non loin des lieux où fut une des plus fameuses métropoles du monde enseveli; il jeta l'ancre à l'entrée d'une baie que dessinaient deux petites îles, en se réunissant presque par leur pointe septentrionale. Ces îles, de pareille configuration et d'égale étendue, étaient nées depuis cinquante ans environ, par l'effet d'un volcan sous-marin, et leur sol était formé des débris devenus pour les générations de la nouvelle Atlantide l'objet de spéculations les plus curieuses.¹²

On reconnaît chez Rabbe l'utilisation toute personnelle des thèmes et du langage de la poésie visionnaire.

Toutefois «Sisyphé» et «L'An 2075» révèlent plutôt leur caractère de chant déchu qui cherche à se défaire de sa racine biblique, bien qu'il garde ses références et allusions aux mythes de la culture occidentale.

Par la dimension du fragment, du poème tranché, Rabbe expérimente déjà la condensation progressive de sa parole poétique qui est l'un des signes les plus vitaux et modernes de son oeuvre et qui se réalise dans certains passages du «Pain des forts», ou encore dans «L'Enfer d'un maudit».

Pas de longs poèmes chez Rabbe, mais de longs voyages. Dans «Sisyphé» on se déplace dans l'espace illimité des ténèbres où les yeux du voyageur deviennent profonds au point de dilater les confins de la vision et de contempler l'inexprimable.

Des mots denses marquent les étapes de l'itinéraire dans le domaine du songe.

On peut affirmer que Rabbe annonce les flâneurs de la nuit romantique, les explorateurs des régions oniriques: n'importe où dans les ténèbres, ils habiteront des espaces sans horizons.

L'hallucination, la drogue, l'alcool seront souvent leur guide, loin des chemins connus.

Rabbe «l'opiomane» (qui aimait «médiocrement» le vin) n'est pas encore un voyant, mais «Sisyphé» et «L'An 2075» démontrent qu'il a élaboré d'une façon libre l'héritage si riche de la «poésie des tombeaux» qui prépare le passage de la condition de regardeur à celle de voyant, anticipée par Hugo et réalisée par Rimbaud.

¹¹ Est-il abusif de lire dans ce nom orientalisant le «fragment» de l'anagramme de Rabbe?

¹² A. Rabbe, «L'An 2075», *Album d'un pessimiste*, Paris, Dumont 1936, pp. 277-278.

Après Rabbe, l'exploration de l'inconnu par les chemins labyrinthiques du songe, va franchir les «portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible».

La longue nuit romantique va se peupler de présences inquiètes.

Ces «tristes loisirs» de Rabbe, se situant dans le domaine du fantastique nocturne, onirique et visionnaire, constituent des tentatives de **déroutage** du corps, de l'esprit et même de la parole poétique.